

Gérard G u e s t

G e l a s s e n h e i t

A c q u i e s c e n c e

(À propos de la traduction de *Gelassenheit*)

Réponse à François Vezin



Paysage de l'Altiplano andin

G e l a s s e n h e i t

A c q u i e s c e n c e

(À propos de la traduction de *Gelassenheit*)

Réponse à François Vezin

Merci — certes — à François Vezin des quelques remarques qu’il a spontanément consacrées (en une *Note* adressée à ses amis et anciens élèves en même temps qu’à moi) à ce qu’il semble toutefois avoir pris pour LA « nouvelle traduction » que j’aurais ainsi voulu proposer du « mot allemand *Gelassenheit* » en ayant çà et là recours, au fil d’un simple commentaire d’explicitation donné comme en passant, au mot spontanément réinventé d’« *acquiescence* ». ¹ Ce recours à l’« *acquiescence* » ne prétendait pourtant nullement y imposer « un équivalent du mot allemand *Gelassenheit* ». Car là n’était justement pas le but de cette simple suggestion. François Vezin veut bien y voir « une traduction tout à fait digne d’intérêt », du moins « pour ce qui est de la signification » (il ne précise toutefois pas en quel sens) ; il veut bien y discerner « un certain progrès sur *acquiescement* qu’avait proposé, il y a quarante ans, Roger Munier » (mais il ne précise pas *en quoi* il y aurait là « un certain progrès »). Je le remercie, quoi qu’il en soit, de cette très flatteuse appréciation — aussitôt suivie, il est vrai, de l’*avertissement* qui vient tempérer ce commencement d’éloge : « *Ne nous réjouissons pas trop vite !* » —.

Mais il ne s’agissait naturellement pas pour moi, au fil de cette simple suggestion faite dans le feu de l’interprétation, de prétendre « désormais tenir pour résolu le problème posé par la traduction de ce terme en français ». — C’est faire beaucoup d’honneur (ou donner beaucoup d’importance) — mais à mauvais escient (à notre sens) — à un effort *d’interprétation* fait de notre part « au passage » — et « comme en passant » (encore qu’après mûre réflexion) —, pour tenter de rendre quelque chose du *mouvement* propre à l’emploi — signalé — que Heidegger fait de cette expression — « *Gelassenheit* » — dans tout un ensemble de textes : expression certes très anciennement attestée en langue allemande, dans le langage de la spiritualité (et notamment chez Maître Eckhart), mais prise et relevée, au cours du « chemin de pensée » de Heidegger, dans une acception entièrement

¹ Voir le numéro 95 (Été 2006) de la revue *L’Infini*, intitulé « *Heidegger : Le Danger en l’Être* », Gallimard, Paris 2006, pp. 8, 221 et 223.

neuve et singulièrement *originale* — et où il ne s’agit de rien d’autre ni de rien de moins que de la délicate modalité de l’accès ménagé — au cœur de « l’Être lui-même » — à la « pensée de l’Être » et — singulièrement — à la pensée de l’« Ereignis ».²

À la fin de l’essai introductif au numéro 95 de *L’Infini*, nous écrivions en effet ce qui suit :

« [...] peut-être nous faut-il apprendre encore à consentir à l’invitation du “chemin de campagne“, à celle de la “*Gelassenheit*“, à cette très patiente “*acquiescence*“ sans laquelle il n’est pas de chemins d’accès, si précaires puissent-ils être, à la pensée de l’*Ereignis* ».³

Il s’agissait moins là pour nous — au fil d’une phrase, dans l’*Introduction* à un numéro de la revue *L’Infini* consacré à Heidegger, concernant « *Le danger en l’Être* » et « *Le Tournant — dans l’histoire de l’Être* » — de proposer « une traduction » (encore moins un « équivalent ») du mot « *Gelassenheit* », que d’esquisser une *interprétation* de l’*attitude de la pensée à l’égard des « choses »*, telles que nouvellement retrouvées dans leur propre lumière, ainsi que de la *disposition à être admis dans la proximité de « la Contrée »* et à *s’ouvrir ainsi à l’accueil de la venue de « l’Être » lui-même*, — cette mouvance et ce mouvement de la pensée (et même : ce mouvement inhérent à l’« être du penser ») que Heidegger nomme « *Gelassenheit* ». — Et nous avons encore, en effet, eu recours à ce mot d’« *acquiescence* » à la page 221 du même numéro 95 de *L’Infini*, où nous écrivions ce qui suit :

« L’aventure de l’“*acquiescence*“ — “*Gelassenheit*“ — à l’abyssale “*déhiscence*“, à l’“*événementation*“ tourmentée de “la Merveille“, envisagée dans toute son abrupte, énigmatique et vertigineuse verticalité, semble bien devoir déjouer par avance tout “*quiétisme*“ de l’“*avenance*“ ».⁴

Ainsi encore, à la page 223 de l’ouvrage, dans le même essai, nous permettons-nous

² Cf. Martin Heidegger, *Gelassenheit*, Günther Neske, Pfullingen 1959, 1982⁷ — où se trouvent réunis le texte de la conférence prononcée à Meßkirch le 30 novembre 1955 sous le même titre : « *Gelassenheit* », ainsi qu’un fragment des *Feldweggespräche* intitulé : « *Zur Erörterung der Gelassenheit* » (suivi de la mention : « *Aus einem Feldweggespräch über das Denken* »). Voir aussi : Martin Heidegger, *Feldweg-Gespräche (1944/1945)*, Gesamtausgabe, Bd.77, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1995.

³ Voir notre texte d’« *Ouverture* » (« à la chinoise ») intitulé « *Au point immobile où tourne le monde...* », in : *L’Infini*, n° 95 (« Heidegger : Le Danger en l’Être »), Gallimard, Paris 2006, p. 8.

⁴ Voir notre essai : « *Le Tournant — dans l’histoire de l’Être* », in : *L’Infini*, n° 95 (« Heidegger : Le Danger en l’Être »), *op. cit.*, p. 221.

d'envisager sur les pas de Heidegger l'éventualité salutaire — « qui enfin nous incite à *en venir* à quelque “*autre commencement de penser*” à *venir* : à nous mettre à apprendre à nous laisser induire en toute “*acquiescence*” (“*Gelassenheit*”) à l'intime mouvementation de “*ce dont il s'agit*” au cœur de l’“*Événement*” —, à accomplir le “*saut*” au cœur de “*ce qui est*” — de ce qui “*gît* au cœur de l’*Ereignis*” ». ⁵

* * *

« Le mot *Gelassenheit* est intraduisible » — proclame d'entrée de jeu François Vezin, citant Jean Beaufret. — Qu'on se le dise ! — Il n'est pourtant pas interdit, peut-être, à la faveur du commentaire et comme au détour d'une périphrase, de se risquer ne serait-ce qu'à *indiquer de quoi il pourrait « s'y agir »*. Certes, comme le rappelle François Vezin, ce « terme » — celui de « *Gelassenheit* » — a bien été traduit (par les soins d'André Préau : dans la conférence qui en français porte depuis ce titre) ; et il a été bel et bien traduit par : « *Sérénité* » — mais aussi par ailleurs (de façon peut-être plus contestable) par « *égalité d'âme* ». ⁶ Faisons remarquer à François Vezin qu'en d'autres lieux que celui qu'il relève, et notamment dans un autre texte, aux pages 15 et 16 du même numéro 95 de *L'Infini* auquel il se réfère, j'ai maintenu cette traduction usitée : « *sérénité* » — à laquelle il n'a jamais été question pour moi de prétendre le moins du monde vouloir « substituer » une fois pour toutes une quelconque « *acquiescence* », laquelle dût désormais pouvoir prétendre au statut ambigu (illusoire, selon nous, et pour nous dépourvu de toute pertinence) d'« *équivalent* du mot allemand »... Et lorsque François Vezin rappelle que Roger Munier avait, quant à lui, jadis eu recours à l'« *acquiescement* » pour traduire « *Gelassenheit* », faisons-lui aussi remarquer que nous reprenons volontiers, à l'occasion, en d'autres occurrences, cette autre traduction — ainsi à la page 9 du même numéro 95 de *L'Infini*, où nous écrivons en effet :

« L'« *ÊTRE* » — dont s'enquiert Martin Heidegger — ne saurait être le lieu d'un séjour idyllique où l'existence humaine pût enfin espérer se reposer à loisir et en toute confiance des fatigues de cette « *odyssée de la conscience* » que lui fut l'histoire & aventure plus de deux fois millénaire de la « *métaphysique occidentale* ». L'on a montré, peut-être, un peu de complaisance à l'égard de la quiétude « *champêtre* », de la rustique « *simplicité* » du

⁵ *Ibidem*, p. 223.

⁶ Cf. Martin Heidegger, « *Sérénité* », in : *Questions III*, trad. française d'André Préau, Gallimard, Paris 1966, pp.161-181. — Où « *égalité d'âme* » semble ne pouvoir échapper à une connotation « *psychologique* » — qui n'est naturellement pas de saison.

« chemin de campagne », ou de la tranquillité légendaire des « chemins forestiers » de la Forêt-Noire (dussent-ils, en français, « ne mener nulle part »...), sentiers si propices, il est vrai, à la méditation de ce « promeneur solitaire » que fut aussi le penseur de Meßkirch et de Todtnauberg. La sorte de « sérénité » (non point « crispée ») et d'« *acquiescement* » — la « *Gelassenheit* » — qu'est censé s'y être acquise le penseur n'y confine nullement à un quelconque quiétisme. Il y vibre au contraire toute une *inquiétude* essentielle, la conscience aiguë de l'imminence d'un « *péril* » — « *péril* » insu, à nul autre pareil, *péril* « en la demeure », y-essentiel à l'« *Être* » même, voire à l'« aître de l'Être » lui-même, et dont rien n'indique qu'il puisse être jamais conjuré, ni même que, dans son imminence, « le pire » ne s'y soit point au fond *déjà* produit. »⁷

Qu'il nous soit permis, à l'occasion des remarques de notre ami François Vezin (et de quelques autres attaques récentes émanant d'interlocuteurs beaucoup moins bien intentionnés), de risquer ici quelques confidences concernant l'*esprit* dans lequel nous nous attachons depuis de longues années à — simplement — *lire Heidegger* en ayant surtout le souci d'y cultiver « le soin de la lettre ». — L'essentiel de mon travail de lecture et de commentaire, mené à même le texte allemand de Heidegger — avec une sorte de « patience intemporelle » (c'est à croire) qui n'a manifestement pas fini de susciter l'*impatience* de certains (ainsi que, de ma part, en retour, une véritable rétraction... « de *sensitive* ») —, n'a jamais été de prétendre si peu que ce soit *imposer une traduction*, encore moins en régenter l'usage « académique » ; ni non plus de prétendre pouvoir « désormais tenir pour enfin résolu le problème posé par la traduction » de quelque « terme » que ce soit de la pensée de Heidegger. L'essentiel est et demeure pour moi de m'efforcer d'*en entendre le sens* (le sens de toute cette pensée à l'œuvre en notre temps, n'en déplaise à ses acharnés détracteurs) et d'*en donner*, dans mes quelques travaux et dans mon enseignement, à la mesure de mes moyens, çà et là *quelque chose à entendre*. L'essentiel reste donc pour moi l'effort d'*interprétation* de la pensée de Heidegger. Il s'agit essentiellement pour moi de *lire Heidegger* et de contribuer à *permettre de le lire*. Éventuellement même : d'« *enseigner* » à le lire — d'initier à ses « signes ℒ enseignes » qui voudrait consentir à entreprendre de se mettre à lire et à méditer Heidegger dans le texte, à même les jeux de signes où se nouent et dénouent ses « seings ℒ signatures » caractéristiques.

⁷ « Avertissement : Voir le danger en l'Être », in : *L'Infini*, n° 95, *op. cit.*, p. 9 — où le contexte d'emploi pourrait suffire à faire paraître combien l'« *acquiescement* » propre à la « *Gelassenheit* » ne comporte nullement la nuance du « laisser aller » ou de la « nonchalance », ni non plus celle d'une quelconque béate « quiétude » — mais pas davantage celle de la « résignation ». L'« *acquiescence* », quant à elle, ôte à l'« *acquiescement* » ce qu'il pourrait encore y avoir dans l'emploi de ce mot qui pût relever d'une opération de la volonté.

La seule « méthode » que nous ayons jamais revendiquée comme nôtre à cet égard (si singulière qu'elle ait pu paraître ici ou là, jusqu'en l'humilité dont elle se réclame) reste de « *cheminer à même l'énigme* » (et de contribuer à « en approcher le mystère », plutôt que d'y « résoudre des problèmes ») en « nous aventurant » réellement à la lecture de Heidegger (plutôt même qu'à sa « traduction »). Cela doit se faire avant tout, selon nous, *dans l'élément*, intimement reconnu, *du texte allemand original* — à même le « *travail du texte* » et dans l'intime proximité de « ce dont il s'y agit ». Et il n'est pas certain que l'état des principales traductions françaises parues à ce jour d'œuvres entières de Heidegger, quelle que puisse en être (ou en avoir été) par ailleurs la valeur pionnière (et à ce titre inestimable), ait toujours clairement contribué à en rendre accessible le sens et à permettre au lecteur français, justement, d'y « *cheminer à même l'énigme* »... Ce n'est certainement pas faire injure à l'infatigable travail de pionniers de ces véritables « *Travailleurs de la mer* » qu'ont été par tous temps les traducteurs de Heidegger, que d'en faire ici la remarque, tout ensemble humble et respectueuse. Mais c'est en tout cas ce que l'expérience cruciale de l'« enseignement » ne nous a que trop souvent donné l'occasion d'éprouver : les traductions françaises en usage ne portent pas toujours dans la direction de *ce vers quoi* « *fait signe* », dans le texte allemand de Heidegger, ce que ce dernier nomme « *l'allure du montrer* » : « *den Gang des Zeigens* ». ⁸ Plutôt que de « résoudre des problèmes de traduction », plutôt que de prétendre trouver des « équivalents » à des « termes » dûment lexicalisés, il nous est apparu et nous apparaît plus urgent de donner à entendre un peu plus librement, à la faveur du *mouvement* du commentaire, le *mouvement* même de la pensée de Heidegger en direction de *ce vers quoi* — inlassablement — elle « *fait signe* » et oriente l'« *allure du montrer* ».

C'est à la faveur d'un *essai d'interprétation*, à l'*épreuve de la patience*, au cours du *commentaire méditatif* de tel ou tel texte de Heidegger, que se fait souvent jour de la façon la plus heureuse la possibilité, l'*éventualité* de faire voir ou entrevoir, de suggérer, ou de donner à entendre au fil d'une phrase (sans prétendre devoir en lexicaliser la ressource) comment « travaille » un mot « *dans le texte* », de quelle « *allure* » il « va », de quelle « *allure* » il « *montre* » — à partir du « *travail du texte* » intimement saisi ou ressaisi. — Ainsi en est-il seulement ici de la suggestion faite, en notre essai, à propos de ce en direction de quoi « *montre* » l'« *acquiescence* ». Et il ne peut jamais s'y agir d'autre chose

⁸ Voir la fin du *Prologue* à la conférence « *Zeit und Sein* » : Martin Heidegger, « *Zeit und Sein* », in : *Zur Sache des Denkens*, Max Niemeyer, Tübingen 1969, 1976², p.2.

que d'une très modeste suggestion : celle d'un simple « aperçu » sur « ce dont il s'agit » dans la pensée de l'« Ereignis » et de ses approches, dans la reconnaissance de ses abords et de ses lieux.

S'il n'indique nullement en quoi le recours au mot « *acquiescence* » serait ou pourrait être (du moins « pour ce qui est de la signification ») « une traduction tout à fait digne d'intérêt » —, François Vezin signale bien plutôt (non sans une certaine insistance) à l'attention de ses correspondants (à qui sa *Note* est très largement destinée) ce qu'il juge être « *l'inconvénient de traduire par un mot très rare (...) un terme qui en allemand appartient à la langue courante* ». Pourquoi donc, en effet, recourir à « un mot recherché » ? Car enfin : « *Ne doit-on pas traduire un mot simple par un mot simple ?* » — s'interroge François Vezin (manifestement « à la cantonnade »). Resterait à se demander si cette revendication de « simple bon sens » est ici d'aussi bon aloi qu'il y paraît ; si l'*autre* « *simplicité* », celle — insigne — dont il « s'agit » au cœur de la « *pensée de l'Être* », se laisse encore mesurer à l'aune du simple « bon sens » (celui-ci fût-il, comme chacun le sait, « la chose du monde la mieux partagée »). Resterait à s'interroger sur ce qu'il convient d'entendre par « *un mot simple* » — et peut-être aussi à se demander si « *Gelassenheit* » (surtout dans l'emploi qu'en fait Heidegger !) est, en allemand, un mot aussi « *simple* » que François Vezin semble ici un instant le donner à croire... Reste à savoir si, dans l'emploi qu'en fait Heidegger, il est bien raisonnable de prétendre que le mot « *Gelassenheit* » serait bien encore « un terme qui en allemand appartient à la langue courante ». Et il faudrait sans doute encore se demander ce que l'on entend par « la langue courante ».

Il nous faut ici élever les plus grands doutes sur la pertinence de l'exemple même auquel recourt François Vezin : « *Der Sieg der Hamas bei den Palästinensischen Wahlen verlangt vom Westen Gelassenheit* » — pouvait-on lire en première page de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* en date du 27 janvier 2006. Certes... Et de cet emploi — que nous qualifierions de « journalistico-diplomatique » — du mot « *Gelassenheit* », ainsi que de la traduction qu'en propose aussitôt François Vezin (« La victoire du Hamas aux élections palestiniennes réclame de la part des Occidentaux *calme et souplesse* ») —, il ressort bien évidemment que « comme on l'aura compris, face à un événement qui bouleverse les données politiques, les Occidentaux se doivent de *garder leur sang-froid*... ». (...) — Assurément... Et voilà qui fait plaisir à entendre ! Mais cette acception de « *Gelassenheit* » a-t-elle la moindre chose à voir avec celle dont il s'agit proprement au cœur de la pensée de

Heidegger ?

L'acception courante ici invoquée a-t-elle donc le moindre rapport, la moindre affinité avec la « *Gelassenheit* » dont s'enquiert quant à lui Heidegger — et dont « les Occidentaux » seraient de toute façon bien incapables de se soucier le moins du monde (ou bien alors « comme d'une guigne ») ? Car le « calme et souplesse » ici en l'occurrence « réclamé » par les observateurs de l'actualité internationale de la part d'« Occidentaux » qui « se doivent de garder leur sang froid » (et pourquoi pas : « de rester *cool* » ?), nous semble bien plutôt dicté par un « principe de précaution » (sinon de prudence) et de cautèle « diplomatique » — et même plutôt de calcul « géopolitique » —, lequel n'a strictement rien à voir avec l'« *acquiescence à la Contrée de l'Être* » (ni même avec la « *sérénité* ») dont parle Heidegger dans sa conférence de Meßkirch du 30 novembre 1955 et dans les textes auxquels cette dernière est afférente... Rien ne semble en effet plus sommairement étranger à ce que Heidegger entend par « *Gelassenheit* » que ce que « les Occidentaux » en question — essentiellement soucieux de l'« hégémonie mondiale » qu'ils s'ingénient partout à instituer et à maintenir (par tous les moyens) sur la « planète » sous couvert de « Nouvel Ordre Mondial » — pourraient être tentés d'adopter comme attitude stratégique (« calme et souplesse », et « *cool*-itude »⁹ ?) afin de s'efforcer de « garder leur sang froid » — dans leur propre « intérêt bien compris »...

L'emploi du mot « *Gelassenheit* » retenu par François Vezin nous semble donc ici particulièrement malheureux — à tout le moins : malencontreux. Car l'emploi en question nous semble avoir de grossières affinités avec des considérations purement économiques et stratégiques, qui ne sont que trop manifestement afférentes au règne de « la métaphysique de la volonté de puissance » de stricte obédience. — Si elle ne saurait plus guère valoir comme « prière du matin du philosophe », la lecture des journaux peut assurément permettre de discerner (comme à travers un miroir grossissant) ce que la « prose du monde » y recèle en dernière instance comme en constituant le sens et la teneur : son pesant *de métaphysique* ! Et certainement pas de la meilleure eau. À quoi — tout au contraire — la « *Gelassenheit* » — à laquelle entreprend de nous initier la méditation de Heidegger —

⁹ Ce mot de « *cool*-itude » (*sic !*) — qui mériterait d'être relevé et consigné dans les « *Carnets d'un philologue* » dignes d'un émule de Victor Klemperer pour ce qui concerne l'évolution en cours de la langue de notre temps — a bel et bien été entendu récemment lors d'un « débat » sur « France-culture »... Les éminents intellectuels qui y avaient recours (non sans échanger, sans doute, entre eux l'un de ces « clins d'œil » entendus dont ils ont le secret et qui font le charme discret du « dernier des hommes », au sens nietzschéen de l'expression) n'avaient apparemment — faut-il vraiment le préciser ? — aucun souci de la « *Gelassenheit* » au sens où l'entend Heidegger...

constitue justement l'*antidote* — nous enseignant à en faire très patiemment *dissidence* : « dissidence » à l'égard de « toute métaphysique future qui pût se présenter comme science », mais aussi à l'égard du « règne planétaire » de ce que Heidegger nous aura appris à reconnaître en ses voies et façons comme « la métaphysique de la volonté de puissance » devenue « civilisation mondiale » —; « *dissidence* », donc, et en vue d'une tout autre — et autrement aventureuse — *transhumance*.

Le second argument que François Vezin oppose au recours à l'emploi du « mot très rare » (et assurément « recherché ») d'« *acquiescence* » consiste à faire remarquer que « le discours de 1955 » — tel est bien en effet le statut de la conférence de Heidegger intitulée « *Gelassenheit* » — « *s'adresse à la population de Meßkirch* ». Et il enchaîne :

« Il a été prononcé devant un public où il y avait l'infirmière, le président de l'union sportive, le garagiste, la secrétaire de mairie, l'employé de banque, des pères et mères de famille. Pour eux le mot *Gelassenheit* est directement parlant. C'est un terme qui fait partie de leur vocabulaire. Il n'a pour eux rien d'ampoulé, rien d'archaïque, rien de savant, rien de cérémonieux. Sans doute les habitants de Messkirch le comprennent-ils de façon un peu sommaire mais Heidegger est justement là pour le leur faire entendre de manière moins banale sans pour autant perdre le contact avec eux. »

Cet argument a de quoi nous laisser rêveurs... La conférence de Heidegger intitulée « *Gelassenheit* » ne serait-elle jamais au fond qu'une sorte d'*allocution municipale* ? Une sorte d'« *avis à la population* » ? Pourquoi pas une sorte de « *discours de comices agricoles* » (éventuellement revu et corrigé à la manière de Flaubert) ? François Vezin, ici, semble ne pas s'être aperçu que, dans « *Gelassenheit* », Heidegger faisait tout de même peut-être *aussi* (et peut-être même principalement) *tout autre chose* que de « s'adresser à la population de Meßkirch » dans un simple et louable souci de « communication »... Loin de nous l'intention de nier qu'il n'y eût alors, dans la « Salle des Fêtes » de la bonne ville de Meßkirch, « l'infirmière, le président de l'union sportive, le garagiste, la secrétaire de mairie, l'employé de banque, etc. ». Sans doute y avait-il aussi le vétérinaire et le pharmacien, le dentiste et le curé de la paroisse, le boucher et le charcutier, le plombier et le maître-ramoneur, l'instituteur, peut-être, et quelques enfants des écoles... Mais qui pourrait sérieusement soutenir que cette seule considération des *circonstances locales de l'allocution* dût suffire à interdire de traduire le mot « *Gelassenheit* », tel qu'il travaille dans le texte et est à l'œuvre dans la *méditation* de Heidegger, autrement que de manière

triviale ? Ce serait manifestement prêter ici à Heidegger — au risque des pires malentendus — un souci d'« orateur populaire » — pour ne pas dire « populiste » — qui ne fut à aucun moment le sien.

Tout le ton de la conférence de 1955 est au contraire celui de la « méditation ». Il s'agit d'« y maintenir en éveil la pensée qui médite », de manière « à y trouver un chemin conduisant au cœur de l'âge atomique, et qui nous prépare à le traverser »¹⁰ ; — d'une « méditation », donc, capable de faire face à ce nouveau « visage de l'Être » qu'est la constellation du « règne de la technique planétaire » —, mais conduite sous les heureux auspices musicaux de la célébration de la mémoire du compositeur Conradin Kreutzer, et au fil conducteur poétique d'un fragment de texte de Johann Peter Hebel. La communauté des habitants de Meßkirch y est conviée à se recueillir par la pensée dans une « mémoire » qui, au cœur de l'« âge atomique », remonte les générations jusqu'aux confins du XVIII^e siècle. Le mot allemand « *Gelassenheit* » y résonne pour le moins avec toute cette sienne et familière ancienneté historiée, nimbée de *spiritualité* — à laquelle les « habitants de Meßkirch », dans toute leur « simplicité » supposée, en tant qu'ils *parlent et entendent l'allemand* (tout simplement, c'est-à-dire aussi sans trivialité : dans toute sa saveur et sa profondeur), sont (et doivent être supposés) tout à fait capables d'avoir accès comme de plain-pied. Et le mot allemand « *Gelassenheit* » (par-delà l'emploi actuel, journalistique et post-moderne, qui en est fait dans la prose du monde de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*) y plonge encore tout naturellement ses racines et son inspiration — jusqu'à l'emploi qui en fut fait dans la langue de la « spiritualité », chez Maître Eckhart, Johannes Tauler, Heinrich Suso, puis chez Luther ou chez Angelus Silesius, une langue que Heidegger a, ici comme dans tous les textes afférents à la méditation de la « *Gelassenheit* », bel et bien toujours présente à l'esprit. La « *Gelassenheit* » signifie alors — en cette acception ancienne et classique (en même temps que profondément familière) — « *Gottesverlassenheit* » — « *Gelassenheit in Gottes Wille* » : il s'agit d'abord là de l'attitude qui consiste pour « les mortels » à « s'en remettre à la volonté de Dieu ».¹¹

Que notre ami François Vezin le veuille ou non — il le sait bien, du reste —, le mot « *Gelassenheit* » est donc aussi un mot *ancien* et *chargé de sens*, qui ressortit de part en part *au langage de la spiritualité*. Heidegger le souligne d'ailleurs expressément dans le

¹⁰ Martin Heidegger, « *Gelassenheit* », in : *Gelassenheit*, Günther Neske, Pfullingen 1959, p. 181.

¹¹ Cf. Jacob & Wilhelm Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, Bd. 5, Deutscher Taschenbuch Verlag, München 1984, articles « *Gelassenheit* », pp. 2869-2870, et « *gelassen* », pp. 2864-2869.

texte d'un fragment de dialogue, intitulé « *Zur Erörterung der Gelassenheit* », et publié conjointement à celui de la conférence de 1955, dans un opuscule qui les réunit sous le titre de *Gelassenheit*.¹² Le penseur y fait très expressément remarquer que, si l'acception dans laquelle il propose de prendre désormais le mot « *Gelassenheit* » fait que celle-ci « ne ressortisse plus au règne de la volonté », contrairement à ce qui est sans aucun doute encore quelque peu le cas dans l'ancienne acception propre à Maître Eckhart lui-même —, cette nouvelle acception n'est précisément plus celle dans laquelle l'expression était prise par « Maître Eckhart », dûment mentionné entre autres « vieux maîtres de pensée », et à qui le mot est emprunté eu égard à ses précieuses résonances : « mais ce qui est nommé par nous *Gelassenheit* n'est pourtant manifestement pas la réjection de l'égoïsme du pécheur, ni non plus le détachement à l'égard de sa volonté propre en faveur de la volonté de Dieu ». ¹³ — Où il appert que la pensée de la « *Gelassenheit* », au fil conducteur de la méditation de Heidegger, n'est et ne devient accessible que pour autant que la *nouvelle acception* qui en est faite se réfère bel et bien encore (mais pour la dépasser) à une *plus ancienne acception* (celle-là même du mouvement de « la réjection de l'égoïsme du pécheur », par lequel celui-ci s'en délivre, ainsi que du chemin de « détachement » par lequel le pécheur entreprend de « *délaisser* », d'« abandonner sa volonté propre », afin « que la volonté de Dieu soit faite ») —; mais la référence à l'*ancienne acception* (supposée encore familière à la population de Meßkirch) s'effectue de telle sorte que le mouvement de cette toute *nouvelle* entente et acception de la « *Gelassenheit* » s'en distingue désormais radicalement : en ne ressortissant plus, précisément, au « règne de la volonté » (dût-elle même être celle « de Dieu » !) — et par conséquent pas non plus davantage à la « théologie chrétienne » ou à l'« expérience religieuse ». — L'emploi que fait alors Heidegger du mot « *Gelassenheit* » n'est donc nullement celui de la « langue courante » actuelle — encore moins celui de la sournoise « langue d'Empire » dont se fait complice de toutes parts la sacro-sainte « grande presse internationale », à l'emprise de laquelle ne fait pas exception, que l'on sache, la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. L'acception en est tout au contraire hautement élaborée et singulière, savamment obtenue *par contraste* avec une acception ancienne — celle de la grande tradition allemande de la « mystique rhénane » et de la « spiritualité chrétienne » —, dont elle s'inspire et tout ensemble se distingue, en la transposant et en en modifiant subtilement (mais très profondément) le sens, eu égard aux exigences *méditatives* sans

¹² Cf. Martin Heidegger, *Gelassenheit*, Günther Neske, Pfullingen 1959.

¹³ Martin Heidegger, « *Zur Erörterung der Gelassenheit* », in : Martin Heidegger, *Gelassenheit*, Günther Neske, Pfullingen 1959, p. 32.

précédent de « la pensée de l'*Ereignis* ».

Il ne s'agit donc pas non plus — qui plus est ! — contrairement à ce que la *Note* de François Vezin donne l'impression de supposer —, il ne s'agit pas simplement de chercher « un mot » qui traduise (comme une fois pour toutes) « le mot "*Gelassenheit*" » supposé isolé (artificiellement) de son véritable contexte d'emploi, ni même seulement le mot « *Gelassenheit* » employé absolument, considéré comme simple *titre* de la conférence de 1955. Il ne s'agit donc nullement de trouver au « mot » ainsi artificiellement isolé « un équivalent », strictement lexicographique : il ne s'agit nullement de travailler à constituer un « dictionnaire heideggerien ». Pas davantage de recourir à l'autorité supposée DU « *Dictionnaire* » — fût-il celui d'Émile Littré (auquel renvoie François Vezin) pour savoir si « *acquiescence* » y serait encore attesté. —

À qui il incombe de traduire véritablement et authentiquement le *mouvement même de la pensée* (et même plutôt le mouvement « *d'implication de la pensée dans la mouvementation de l'Être lui-même* ») qui se joue dans l'emploi proprement heideggerien du mot « *Gelassenheit* » —, il revient surtout de rendre tout un jeu de « *tournures* » extrêmement subtiles dans lequel le mot de « *Gelassenheit* » se trouve lui-même constamment impliqué. Dans le jeu subtil de toutes ces « *tournures* », l'aspect *verbal* et les *valeurs d'aspect* du mouvement très singulier dont il s'y agit (et qui gît au cœur du rapport de l'homme « à l'Être » et « de l'Être » à l'homme) —, de même que la *double valeur sémantique* du seul verbe allemand « *lassen* » (tout à la fois « *laisser* » et « *faire* » au sens factitif) —, de même encore que le *tour verbal réfléchi* « *sich einlassen zu...* » (« *se laisser porter à...* », « *se laisser introduire à...* ») dont il s'y agit, sont à chaque fois déterminants. Ainsi, par exemple, lorsqu'il s'agit de la « *Gelassenheit zu den Dingen* » : du mouvement par lequel la pensée des humains « *se laisse* » *inviter et initier* « *aux choses* » — aux « *choses* » telles qu'enfin (re)trouvées dans leur propre lumière (à la « *Croisée des Quatre* »), à la faveur d'un mouvement comme de « *juste retour des choses* » auquel dût se trouver étroitement associée l'attitude d'accueil consistant à savoir « *se tenir ouvert au mystère* » : « *die Offenheit für das Geheimnis* ». ¹⁴ Ou bien encore lorsqu'il s'agit de la « *Gelassenheit zur Gagnet* » : du mouvement par lequel la pensée « *se laisse porter et*

¹⁴ Cf. « *Gelassenheit* », in : *Gelassenheit, op. cit.*, pp.23 à 26 — où se trouvent étroitement associées, nouées l'une à l'autre dans toute la fin de la conférence de Meßkirch, les deux expressions : « *die Gelassenheit zu den Dingen* » & « *die Offenheit für das Geheimnis* ».

introduire à la Contrée [de l'Être].¹⁵ Et tout cela *sans qu'il puisse encore s'agir là* d'un mouvement du « vouloir » (agissant « sur commande ») ou de la « volonté » (qu'elle soit « de Dieu » ou « des humains »), mais plutôt *d'une disposition « du penser » à se laisser porter à l'« accueil » d'un « appel » ou d'une « invitation » venus « des choses », « de la Contrée », « de l'Être lui-même »* : au souffle de ce que les *Beiträge zur Philosophie* (au creuset même de la prime méditation de l'« Ereignis ») nous ont donné à penser comme « *l'âtrée de l'Estre comme Événement* » : « *die Wesung des Seyns als Ereignis* ». — « *Gelassenheit* », ce n'est pas seulement là, en effet, une « *attitude de la pensée à l'égard de l'Être* », mais bien aussi une « *dimension* » et une « *mouvementation* » à la *faveur de laquelle* — au cœur même de toute une connaissance et (re)connaissance des « lieux » de la « *topologie de l'Estre* » — il devient éventuellement possible au penseur qui « *se laisse concerner et atteindre* » par elle de « *s'y laisser induire* » à l'« *approche* », et comme « *initier* » aux « *abords* » délicats de « *la chose même* » dont il s'agit là — à savoir : *aux abords de « la Contrée de l'Être » et du « pays de l'Ereignis »*.

C'est *tout cela* (mais ce n'est aussi rien de plus : la « *simplicité* » même de cette émouvante « *mouvementation* » subtilement articulée au cœur de « l'Être » lui-même et où la « *pensée* » même « *se laisse* » impliquer elle-même à sa propre « *initiation* » et à son propre accomplissement « en l'Être ») —, c'est tout cela que l'« *acquiescence* » nous est apparue éventuellement disposée à « *faire que puisse s'y laisser dire* », voire : à « *laisser s'y laisser dire* » quelque peu, en français, « *ce dont il s'y agit* » : « *s'y laisser initier* » au mouvement de « *l'Être comme Événement (Ereignis)* ». Mieux, en tout cas, à notre sens, que le mot (plus refermé sur soi) de « *sérénité* » — qui évoque encore trop l'immobilité propre à la « *tranquillité du sage* », plutôt que l'intime « *mouvement* » dont il s'agit là — lequel ne saurait s'effectuer jamais ni « *prendre tournure* », si ce n'est à la *faveur* de la « *dispensation de l'Être lui-même* », y venant impliquer qui « *s'y laisse* » — méditativement — « *appeler* », « *introduire* » et éventuellement « *initier* ». D'autant mieux que l'*aspect verbal* de « *mouvement* » et d'« *approche* » (préfixe *ad-* / *ac-*) mais aussi celui de la « *paix* », du « *calme* » et du « *repos* » (latin « *quies* »), ainsi que la désinence (« — *escence* », comme dans « *obsolescence* », « *intumescence* », « *incandescence* », « *luminescence* », ou encore dans « *coalescence* », « *adolescence* » ou « *arborescence* »)

¹⁵ Tel est le thème ultime de la méditation des trois interlocuteurs de l'*Entretien* — issu des « *Feldweg-Gespräche* » — publié (conjointement à la conférence de Meßkirch) sous le titre « *Zur Erörterung der Gelassenheit* » dans : *Gelassenheit*, Günther Neske, Pfullingen 1959, pp.27 à 71. C'est naturellement en fonction de tout ce contexte d'emploi très subtil, qu'il faut tenter de traduire « *Gelassenheit* ».

qui évoque et implique l'aspectualité d'un *processus* (en cours) d'épanouissement, de déploiement et d'ouverture, tendant insensiblement à son propre accomplissement en plénitude — cf. latin « *ad-quiescentia* » —, autorisent la construction syntaxique de l'emploi du mot « *acquiescence* » avec la préposition « à... », d'acception essentiellement « *dative* ». Il est ainsi possible de parler d'un mouvement d'« *acquiescence à la Contrée* », d'« *acquiescence aux choses* », etc., ce que ne permettrait nullement l'emploi du mot « *sérénité* » — lequel, de par la tradition à laquelle il ressortit : celle (stoïcienne) de la « *tranquillité du sage* » (à moins que ce ne soit celle du bouddhisme « *zen* ») —, semble devoir « *se suffire* » (autarciquement) à soi-même et n'appelle aucune « *ouverture à* » un complément au « *datif* ». ¹⁶ — L'« *acquiescence* » — quant à elle — est l'accomplissement insensiblement en cours, pour la pensée, d'un mouvement d'*accès* consenti et pacifié — « *datif* » — « *aux choses* », « *à la dispensation de l'Être* » — et qui semble ne devoir ressortir ni à la « *passivité* », ni à l'« *activité* » de nulle « *volonté* ». *A fortiori* s'y agit-il d'échapper à la destructive attraction de l'empire de la « *volonté de puissance* ». Et par là même de « *se tourner* » — insensiblement — vers quelque « *autre commencement de penser* ».

Le recours à l'« *acquiescence* » peut-il contribuer quelque peu à rendre quelque chose du *mouvement intime* de « ce dont il s'agit » au cœur d'une toute nouvelle et autre « *relation* », tant « *des humains à l'Être* » que « *de l'Être aux humains* » ? — Nul ne le sait encore. Il importe du moins de nous le demander. — Il nous est arrivé de songer à d'autres ressources encore de la langue française supposée rendue à son « *état natif* » — parlée et écrite « *à l'état naissant* » — et par conséquent rendue à l'éloquence de son « *âtre* » propre. Nous nous sommes ainsi laissé tenter, à l'occasion d'une autre tentative de méditation du sens de la « *Gelassenheit* », par l'éventualité d'un recours à l'*inclination* qui porte le penseur à « *se laisser induire* » à cette « *lassitude* » — et comme à cette « *laissitude* » — de « *se laisser porter* » et comme initialement inviter, introduire et « *initier* » jusqu'aux approches et aux abords intimes de « *la Contrée de l'Être* ». Mais la « *lassitude* », ou la

¹⁶ Voilà sans doute pourquoi André Préau, dans sa traduction de pionnier, a dû rendre l'expression « *die Gelassenheit zu den Dingen* » par « *l'âme égale devant les choses* », ou par « *l'égalité d'âme devant les choses* » — où le mouvement d'« *ouverture à...* », le mouvement « *d'aller aux choses* » propre à la « *Gelassenheit* » disparaît dans une attitude trop traditionnellement « *contemplative* ». De même « *l'esprit ouvert au secret* » nous paraît exposer le lecteur à méconnaître la dimension d'« *ouverture à...* » propre à l'« *être ouvert au mystère* » — « *die Offenheit für das Geheimnis* » dont il est question dans toute la fin de la « *méditation* » de Meßkirch. La sémantique même de la « *fermeture* » et du « *scellement* » propre à un « *secret* », nous semble de nature à manquer la dimension d'« *ouverture* » que peut déployer, en français (et, apparemment, en dépit de son étymologie grecque), la sémantique du « *mystère* » (par opposition au « *secret* ») : celle de l'« *ouverture au mystère* » dont il s'agit dans la méditation de Heidegger.

« *laissitude* », ainsi entendue à l'écoute de l'allemand « *lassen* », de l'expression « *sein lassen* », et de l'expression « *sich einlassen zu...* » (au sens de « *se laisser porter et introduire à...* »), nous a paru devoir, dans l'état actuel de l'usage français, donner lieu à trop de malentendus... Cette ressource aurait pourtant eu pour elle une assez belle résonance avec la magnifique traduction d'« *Erschlossenheit* » (dans l'acception qui est la sienne dans *Être et temps*) par le mot heureusement trouvé d'« *ouvertude* » — et que nous devons à François Vezin ! À l'« *ouvertude* d'être-le-là » (à l'« *Erschlossenheit des Daseins* ») et à l'« *ouvertude* de (l')Être », ou bien « de Être » (à l'« *Erschlossenheit von Sein* ») —, à toute la sublime architectonique diaphane de cette « *double ouvertude* » d'Être et temps¹⁷ —, aurait pu éventuellement correspondre (toute « disproportion » gardée) la « *laissitude* », ou « *lassitude à la Contrée de l'Être* » — voire : l'« *y-lassitude* » (« *aux choses* », « *à la Contrée* ») — à la « *pensée de l'Ereignis* ». — Il nous a par ailleurs été donné, tout récemment, de vérifier (à un tout autre escient) que le recours à l'usage intimement rapproché de ces deux mots : « *lassitude* » et « *laissitude* », n'était pas resté dépourvu d'une sorte d'heureuse et fatidique *nécessité poétique*, en le rencontrant sous la plume de David Lespiau s'exprimant à propos du triple ouvrage (récemment paru) de Dominique Fourcade : *En laisse* —, *Sans lasso et sans flash* —, *Éponges modèle 2003*.¹⁸

L'« *acquiescence* » n'est peut-être pas (non plus que « *lassitude* » ou bien encore « *laissitude* ») « LA traduction » du mot « *Gelassenheit* ». L'objection de François Vezin doit naturellement être prise en considération : libre à lui, en effet, de penser que le mot « *acquiescence* », contrairement au mot allemand « *Gelassenheit* », pourrait avoir quelque chose de trop « recherché » à son goût — « d'ampoulé », « d'archaïque », « de savant », « de cérémonieux »... Sans doute le mot « *sérénité* » pêche-t-il moins par là, en français, que celui d'« *acquiescence* ». Mais « *sérénité* » *ne rend certainement pas la valeur*, tant *sémantique* qu'*aspectuelle*, ni non plus le *mouvement* et l'*allure*, que la pensée de Heidegger parvient à susciter, si suggestivement en allemand, dans l'emploi qu'il fait de

¹⁷ L'expression de « *double ouvertude* » est celle-là même de François Vezin. Cf. Martin Heidegger, *Être et temps*, traduction française de François Vezin, Gallimard, Paris 1986, p. 538. Quant à « la chose même » : l'architectonique de la « *double ouvertude* » en question, et « qui constitue le cœur même (*die Sache selbst*) » d'Être et temps —, voir notre étude : « *Anabase — Acheminement vers l'amont de la "présupposition"*. (Le chemin de *Sein und Zeit*) », in : *Heidegger Studies*, n° 5, Duncker & Humblot, Berlin 1989, pp. 79-133.

¹⁸ Voir Dominique Fourcade, *en laisse, sans lasso et sans laisse, éponges modèle 2003*, tous trois parus chez P.O.L., Paris 2005. — Cf. David Lespiau, « *mon amour amputé des deux jambes* », in : CCP (*Cahier Critique de Poésie*), n° 11 (Dossier Dominique Fourcade), Éditions Farrago, Marseille 2006, p. 73 : « *Mascunin féminin*, repris dans *en laisse*, est un texte de deuil, découvert via la *lassitude*. Ou *laissitude*. Qui entraîne à son tour une modification de la nature du désir — et une modification totale du registre, des images comme de l'écriture. »

« *Gelassenheit* ». Que faire, s'il n'y a pas à cet égard de mot français aujourd'hui encore librement en usage, et qui ait encore ce qu'il faut de *plasticité sémantique* pour porter aussi tout le poids d'une ancienne spiritualité, tout en en modifiant entièrement le sens : tout en se prêtant à l'acception assurément la plus « inactuelle » et la plus neuve qu'en puisse encore faire l'« *autre commencement de penser* » dont il « s'agit » dans la pensée de Heidegger ? Ne faut-il pas *renoncer* à prétendre trouver un strict « équivalent du mot allemand *Gelassenheit* » ? Ne faut-il donc pas bien plutôt recourir, en français, à l'éveil d'*autres ressources de la langue* — fussent-elles éventuellement paraître par ailleurs trop « savantes » ou trop « recherchées » (du moins sur le moment) ? — Que faire ? — François Vezin se garde bien d'en rien dire : il ne propose aucune autre traduction. Il se contente, ici, de faire la fine bouche — et même, à l'occasion... de mettre les rieurs de son côté...

Mais, si « spirituelle » puisse-t-elle être, une simple « pointe » ne saurait suffire à nous donner satisfaction en cette affaire (laquelle touche, très intimement, à l'« affaire de la pensée »). D'autant plus que la pointe en question pourrait bien ici tourner à la simple « pirouette » : celle-là même que la *Note* de François Vezin semble bien vouloir nous réserver — dans sa « chute » : « À l'article *acquiescence* » — y lisons-nous — « la seule citation donnée par Littré est empruntée à Boulainvilliers. *Si j'avais à m'adresser à la population de Nogent le Rotrou* » — conclut spirituellement (peut-être aussi un peu sententieusement) François Vezin — « je n'irais pas chercher mon vocabulaire dans Boulainvilliers ». (...)

Il se trouve que, parlant au détour d'une phrase, en notre essai, au seuil de la méditation du numéro 95 de *L'Infini*, de la « *Gelassenheit* » comme de « cette très patiente "*acquiescence*" sans laquelle il n'est pas de chemins d'accès, si précaires puissent-ils être, à la pensée de l'*Ereignis* »¹⁹ —, ce mot nous est comme tout naturellement *venu*, qu'il est venu « sous notre plume » (selon l'expression consacrée) comme spontanément « *dicté* », comme issu du fonds de possibles qui, semble-t-il, gît en réserve à *même l'« âtre de la langue »* — pour qui (comme dit Pascal) « l'entend assez » : s'y donnant ainsi clairement à entendre « à ceux qui entendent la langue ». Nous ne sommes donc pas « allé le chercher » — laborieusement : de façon toute livresque — ni dans Littré ni « dans Boulainvilliers » (...). *L'aspectualité verbale* qui peut s'entendre à même la formation du mot d'« *acquiescence* », en français, nous a semblé suffire à s'y faire sentir et éprouver à qui

¹⁹ Cf. *L'Infini*, n° 95, *op. cit.*, p. 8.

entend le mouvement même de la langue, à même ce que Heidegger nous a appris à mieux entendre comme ressources gisant à même l'« aître de la langue » — et cela, prend-il bien soin de dire, « en toute langue ». Voilà donc ici toute notre « source », non point livresque : plus « vive » encore en chacun de nous — aimons-nous à croire —, et plus librement « sçavante » (fût-ce à notre « *insu* ») — nous semble-t-il — en « conscience » — que toute « science » issue de quelque « *Dictionnaire de citations* » que ce puisse être.²⁰

Sans doute, si François Vezin avait un jour « à s'adresser à la population de Nogent-le-Rotrou », aurait-il bien raison (nous en sommes d'accord) de ne pas se mettre en tête de « chercher son vocabulaire dans Boulainvilliers »... Encore faudrait-il savoir *de quoi*, de quelle « affaire » il s'agirait alors (sait-on jamais !) de faire part « à la population » ! Mais — parlant à Meßkirch — Martin Heidegger, quant à lui, se souciait, semble-t-il, tout en s'adressant bien, dans sa ville « natale », à « ses compatriotes », *de tout autre chose* encore que d'adresser un message ou un « avis »... « à la population ». Il ne s'agissait pas pour lui de tout faire (tel un « intellectuel » singeant, non sans quelque condescendance, l'humilité du « savant » de retour au pays) pour tenter de « se mettre à la portée » de « la population de Meßkirch » (ni, bien entendu, encore moins de celle de Nogent-le-Rotrou). — Il ne s'agissait pour lui de rien de moins que *de porter plus haut le souci de « la cause de la pensée »* — jusqu'en la *méditation de son intime implication dans l'expérience de la « déhiscence de l'Être »*. Et Heidegger ne doutait pas que « la population de Meßkirch » ne dût pouvoir en ressentir quelque chose, en faisant fond sur ce qu'il nous enseigne à entendre à même l'« aître de la langue », quelles que fussent les exigences extrêmes de sa pensée.

Gérard Guest

²⁰ Si la seule occurrence du mot « *acquiescence* » qui soit attestée en français dans Littré (et Quillet) remonte bien à Boulainvilliers, l'usage attesté du mot doit pourtant être recherché plus haut encore, au XV^e siècle, par exemple dans la *Chronique des Ducs de Bourgogne*, II, 25, et dans son acception, essentiellement « *dative* », d'« accord » et de « consentement donné à... » : « À la loy de nature et d'équité donnez *acquiescence* ». — Voir à ce sujet l'article « *Acquiescence* » du *Trésor de la Langue Française* —.